

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 45

Artikel: Expiation : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180968>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

prudents se gardent bien de faire quelque objection, sans quoi ils s'entendraient dire : quel homme êtes-vous ? vous ne payez pas plus que les autres. La même contrainte et la même gêne que vous avez éprouvées pendant le repas, vous l'éprouvez encore pour le gîte de la nuit ; car fatigué ou non, il faut attendre que tout le monde se couche, on montre alors à chacun le gîte qu'il doit occuper ; ce sont des chambres sans autre meuble qu'un lit, dont les draps sont aussi grossiers que les nappes, et tout aussi sales. Les chevaux ne sont pas mieux traités que les hommes : il est cependant quelques endroits où l'on est un peu mieux reçu. »

Mœurs des anciens confédérés.

Villes ; maisons ; appartements ; nourriture ; habillement.

Les villes, défendues par des murailles, des tours et des fossés, étaient situées au bord d'un lac ou d'une rivière. Les toits des clochers et des habitations faisaient briller au loin leurs vernis et leurs couleurs variées. Peu de maisons bâties en pierre, mais sur la façade de la plupart on voyait représentées des scènes de l'Histoire Sainte. Les rues, étroites, étaient encombrées par les chariots et les char-rues. Cependant les autorités veillaient à la propreté du pavé et à la facilité du passage ; le fumier ne devait pas occuper plus de la moitié de la rue ; des règlements défendaient de laisser courir les porcs dans la ville.

Les demeures des particuliers étaient peu spacieuses ; les familles d'une fortune médiocre se rassemblaient ordinairement autour du foyer ; les riches seuls habitaient une chambre commune. Malgré le grand nombre des fenêtres, une lumière avare éclairait à peine les appartements, à travers des carreaux forts petits, faits plus souvent de papier que de verre ; sur l'un des carreaux supérieurs étaient gravées ou peintes les armes du maître du logis, ou d'un ami, ou de l'un des Etats de la Confédération. Le plancher se composait de briques ; les parois et le plafond seuls étaient en bois, et, dans les maisons des riches, couverts de sculptures.

Un énorme coffre renfermait la garde-robe de la famille et les choses précieuses. Aux parois on voyait suspendues de grandes coupes, et au moins une arbalète, une carabine et une épée. Une table vaste et massive, placée au milieu de la chambre, était entourée de bancs sur lesquels les familles opulentes mettaient des coussins.

On ne se mettait jamais à table sans avoir adressé une prière à l'Auteur de tout bien. Le maître et la maîtresse de la maison avaient des coupes particulières, héritages de leurs aïeux, ou parfois don de quelque prince. Il régnait dans les repas une assez grande variété de mets simples ; le potage, la bouillie, les légumes étaient en grande faveur ; on mangeait la viande et le poisson rarement frais, presque toujours fumés. Mais les jours de maigre institués par l'Eglise étaient observés avec austérité ; des poissons rôtis et de la bouillie composaient alors les deux repas. On faisait grand usage d'épices, le vin n'était pas épargné.

Le Suisse ne quittait jamais sa demeure sans avoir ceint son épée, ornement des jeunes gens et des vieillards, des laïques et des prêtres. Un homme sans armes ne ressemble-t-il pas à une république dont les citoyens ne seraient pas prêts à toute heure à verser leur sang pour la liberté ? Les hommes portaient un chapeau d'une hauteur démesurée, ou moins haut avec des bords fendus et retroussés, plus souvent encore un bonnet léger. Une grande barbe, des cheveux longs et flottants étaient regardés comme un ornement digne de la force et de la gravité virile. La plus grande partie du corps se couvrait d'un vêtement long et garni de pelisse pour l'hiver, plus court et plus léger pour l'été et à la guerre. Un manteau attaché aux épaules le remplaçait quelquefois, et alors on voyait le haut-de-chausses, tantôt fort étroit, tantôt composé de beaucoup de pièces qui flottaient au gré du vent. La variété et l'éclat des couleurs étaient un objet de luxe. Les femmes portaient des robes à longues queues, qui néanmoins laissaient voir les bordures de leurs jupons ; elles affectionnaient cette sorte d'ornement, ainsi que les chaînes d'argent, et cherchaient même à plaire aux sens au détriment de la décence.

Expiation.

(D'après l'allemand de C. Horn.)

IV

Et gravissant la colline, d'un pas saccadé, la figure em-pourprée d'indignation, le jeune homme gagna les écuries masquées par des arbres derrière le manoir. Bientôt il en ressortit avec son cheval qu'il monta, après quoi, prenant le galop, il disparut dans les prés qu'un brouillard, de plus en plus épais, envahissait. Une fenêtre du premier étage s'ouvrit tout doucement et une petite tête blonde suivit des yeux le cavalier dans sa course fantastique.

Quant au vieillard, il était resté immobile de surprise ; il suivit d'un œil hagard la course de son fils gravissant la colline, puis croisant les bras, il se mit à méditer, regardant alternativement le sentier et le lac, comme quelqu'un qui ne sait à quelle idée s'arrêter.

Le lendemain, il faisait un soleil chaud, presque trop chaud pour l'heure peu avancée du jour. Quand le baron Siegfried, au sortir de ses appartements de l'étage supérieur, entra dans la salle à manger, il y trouva Hilda seule à déjeuner. « Mon oncle est déjà sorti, » lui dit la jeune fille, plus pâle et plus sérieuse que d'habitude. Siegfried en fut frappé et lui demanda :

— Mon père t'a-t-il dit quelque chose de désagréable, enfant, que je te trouve pâle et silencieuse ?

Hilda secoua la tête en signe de négation et lui adressa, en même temps, un sourire amical. Cependant, le visage de la jeune fille retomba dans la rêverie et dans la préoccupation. Elle cherchait à se rendre compte d'un sentiment vague et inconnu, qui s'agitait en elle.

— Viens avec moi dans les champs, dit le jeune homme d'un ton gai, comme si, par un accent plus éveillé et plus ferme, il voulait ranimer la jeune fille. « Viens ! l'air rendra des couleurs à tes joues roses qui pâlissent. Viens avec moi, ma petite chérie et pends-toi à mon bras, comme dans le bon vieux temps. » Nous traverserons le jardin et les champs pour nous rendre vers les chênes dont tu me parlais hier. Je crois les avoir déjà trouvés, mais je voudrais savoir si j'ai deviné juste.

Hilda accepta cette invitation avec empressement ; d'un bond elle franchit l'escalier, entra dans sa chambre dont elle ne tarda pas à ressortir avec son chapeau et son voile. Alors, avec une familiarité pleine de grâces, elle se pendit au bras de Siegfried, comme au temps jadis, et les deux jeunes gens

franchirent d'un pas léger les allées vertes du parc dont le gazon et les fleurs, encore perlés de rosée, scintillaient au soleil. Hilda était redevenue tout à fait enfant. Sautillant plus qu'elle ne marchait au bras de Siegfried, elle humait avec délices l'air pur du matin. On eût dit que les sombres pensées de la veille avaient été dissipées par le soleil d'été. Les jeunes gens passèrent devant la maisonnette du jardinier où l'on voyait déjà de jeunes grappes se dessiner sur le fond des feuilles de vigne. A peine étaient-ils à quelques pas de là, que l'on vit sortir d'un bosquet de sureau le vieux baron, les bras croisés et fixant l'herbe d'un regard sombre. Près de lui était le jardinier. C'était un homme plus âgé que le baron ; il était trapu de taille, vigoureux et son large visage avait d'habitude quelque chose de dur. Cette fois-ci, par exception, il avait quelque chose d'attendri, de mélancolique, dirions-nous, et son œil exprimait un léger reproche en regardant le sombre baron placé en face de lui. Le bruit des pas des deux jeunes gens sur le gravier firent lever les yeux au baron. Un éclair de colère traversa ses traits lorsqu'il aperçut les jeunes gens, puis il devint blanc comme un linge quand ils furent devant lui. Un sombre nuage passa sur les traits de la jeune fille ; quant à Siegfried, il garda son allure sereine ; il ne voulut pas que le souvenir de sa querelle de la veille vint gâter son plaisir de ce matin ; il passa donc en ôtant son chapeau et criant amicalement « bonjour ; » il fit de la tête un signe amical au jardinier, puis, sans s'arrêter, il prit résolument, accompagné d'Hilda, le chemin qui mène au lac. Le vieux baron les suivit d'un regard sinistre.

— Eh bien ! n'est-il pas vrai, maintenant, qu'elle ressemble de jour en jour davantage à sa mère ? demanda-t-il avec humeur au jardinier, qui suivait d'un œil attendri le jeune couple.

— C'est vrai, M. le baron, répondit le jardinier avec une émotion visible ; elle est même bien plus belle que sa pauvre mère, ayant la peau plus blanche, les traits plus fins. Cela vient probablement du genre de vie plus raffiné qu'elle mène chez vous, puis de la différence de costume.

— Eh bien laissons cela de côté, reprit le baron en changeant la conversation. J'aurai soin qu'aucune de mes connaissances ne la voie. Mais pour revenir à ce que je voulais te dire, ces deux jeunes gens destinés à vivre l'un à côté de l'autre, comme frère et sœur, ont déjà contracté un attachement plus grand qu'il ne faudrait l'un pour l'autre, cela se lit dans leurs yeux, cela perce dans tous leurs gestes.

Le jardinier écouta ces propos d'un air pensif, puis regardant son maître avec effroi : « Monseigneur » répondit-il, vous me l'aviez déjà donné à entrevoir, et maintenant que vous vous exprimez plus clairement, j'en reste anéanti. Mais Monseigneur, c'est impossible, ce serait épouvantable, il faut l'empêcher à tout prix ! » Puis se parlant à lui-même, il poursuivit tout bas : « la pauvre, jeune et belle créature ! » Et il secoua la tête, et une profonde tristesse se répandit sur tous ses traits sillonnés par les années, par le travail et par le chagrin.

— Tu as raison, poursuivit le baron dont les traits étaient restés inflexibles : Il faut l'empêcher ! mais comment ? Tu es le seul être au monde avec qui j'ose m'entretenir de ce sujet ; tu es initié entièrement dans toute cette affaire et il faut quelqu'un qui me conseille. Ils ne doivent pas en venir au point de comprendre l'amour qu'ils ressentent l'un pour l'autre sans s'en rendre compte ; il faut que la jeune fille parte pour que mon fils l'oublie. Car si les choses en venaient au point où je crains qu'elles n'arrivent bientôt, que pourrais-je bien leur dire pour motiver mon refus formel de les unir ? Mon fils ! je le connais ! Ce n'est pas avec les raisons fournies par les mœurs sociales, par les conventions humaines, par les usages du monde que j'en viendrais à bout. Siegfried est doux, il est flexible pour tout ce qui est de la vie ordinaire. Mais quant aux questions de principes, Siegfried est inflexible, inflexible ! inflexible !!! il m'oppose une volonté de fer, une nature de marbre ! Et alors !... alors que lui dirai-je ? La vérité ! mais, à mon tour, cela m'est non moins impossible, non ! je sens que tout mon être se révolte à cette idée.

— C'est que la vérité serait trop dure à dire pour nous ! Monseigneur, reprit le jardinier, avec un sourire amer. Et le jeune homme, tel que je le connais, ne prendrait point la chose légèrement.

Le baron vit le dédain acerbe qui venait de se peindre sur les traits de son vieux serviteur ; le pli de son front se dessina plus fort que jamais et ses yeux étincellèrent sous des sourcils de neige. Dans sa hauteur aristocratique, il mesura de l'œil le vieux jardinier qui, à son tour, conserva son air narquois et acerbe sur une figure inexorable. Le baron se tut et il dévora sa rage en silence. Cet homme qu'aucun égard ne pouvait arrêter d'ordinaire, cet homme rigide et dur, sentait en lui même quelque chose qui empêchait sa furie de tomber sur son vieux serviteur.

— Je t'ai assez parlé sur cette affaire, poursuivit-il avec sa froideur ordinaire et en prenant congé du jardinier. « Aide-moi à trouver un moyen de les séparer, tandis qu'il en est encore temps. Tu ne permettras pas qu'en toi la sensiblerie l'emporte sur la raison. » Puis, comme si les termes dont il venait de se servir eussent relevé le valet à ses propres yeux, il ajouta avec un signe amical de tête : « Tu aimes cette enfant, tu n'en as jamais rien témoigné, mais je le sais. Songe qu'il s'agit de son bien... et quand tu auras trouvé quelque expédient, vient auprès de moi et nous en raisonnerons ensemble.

Le visage du jardinier était redevenu sérieux et pensif. « Oui, je l'aime, dit-il, tandis que son maître disparaissait derrière un buisson. Mais comment ne l'aimerais-je pas ? Ne fût-ce que pour cette figure si chère ! » Et il se tut, mis les deux mains à son front, comme accablé par de lourdes pensées, puis il rentra, sombre et muet, dans sa maisonnette ornée de pampres et inondée des rayons d'un magnifique soleil.

Cependant, le soleil s'était élevé de plus en plus ; il dardait sur la terre des rayons ardents sous lesquels le feuillage et les fleurs se penchaient tristement vers le sol. L'air devenait lourd et accablant, une vapeur brûlante pesait sur la nature. Le silence régnait dans le parc ; personne devant la maison ni sur la terrasse. Tout était inanimé. Le maître de la maison reposait dans son appartement et ses domestiques accablés faisaient la sieste. Ce silence fut interrompu par le bruit des pas du jeune baron et de Hilda, qui revenaient de leur promenade. Elle s'appuyait, comme au moment du départ, sur le bras vigoureux de Siegfried, mais elle n'avait plus cette figure radieuse avec laquelle elle contemplait, le matin, les beautés du parc, sa tête était un peu baissée et les larges ailes de son chapeau lui ombrageaient presque toute la figure. De temps en temps elle levait les yeux sur son compagnon et quand elle rencontrait son œil noir si calme, si bon, si plein de tendresse, une légère rougeur se répandait sur les traits délicats de son chaste visage. Et pourtant les yeux de Hilda avaient pris quelque chose de sérieux, une rêverie silencieuse et douce, comme si elle contemplait, soit dans l'avenir, soit dans le passé, un charme profondément ressenti.

Ils entrèrent en silence dans le manoir, montèrent comme en un rêve à l'étage et entrèrent dans le frais vestibule. Ici Hilda s'arrêta, elle appuya la tête sur l'épaule de son compagnon, le regarda d'un air pensif et souriant, lui passa doucement la main sur l'épaule et lui dit tout bas et avec une légère appréhension « que dira bien mon oncle en apprenant que tu veux prendre pour compagne cette enfant qu'il trouve si ennuyeuse ? » Et Siegfried pencha son visage sur celui d'Hilda, la contempla en silence et avec délices, puis passant sa main sur la chevelure de la jeune fille, il lui dit avec calme : ne crains rien, bonne chérie, j'arrangerai bien les choses, monte seulement chez toi. Pour moi, quand j'aurai parlé à mon père, j'irai te chercher. » Et il déposa sur son front un baiser qu'elle reçut avec dévotion, puis elle monta l'escalier en se retournant pour regarder Siegfried aussi longtemps qu'elle put le voir.

Le cabinet particulier du vieux baron d'Haltow était dans la façade du manoir, mais quoique exposé au soleil, c'était la pièce la plus fraîche de la maison, parce que l'épais feuillage des peupliers le protégeait contre les chauds rayons. Lorsque le baron Siegfried y entra de son pas calme et sûr, son père tournait le dos à la porte et fixait le parquet en silence, plongé qu'il était dans une profonde méditation.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.